

Sylvain Maresca

CENS - FR 3706

UNIVERSITÉ DE NANTES - CNRS

Michaël Meyer

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Les dernières années ont vu se multiplier en France les initiatives académiques (colloques, numéros spéciaux de revues) visant à discuter de l'intérêt des images dans les enquêtes de sciences sociales<sup>1</sup>. C'est un signe de ce que l'on pourrait prendre pour un « tournant visuel » dans les sciences sociales, qui transparaît également dans la création de nouvelles revues, le plus souvent en ligne : *Images du travail*, *travail des images*, *Revue française des méthodes visuelles* (à paraître prochainement).

Cependant, quand on y regarde de près, on se rend compte que beaucoup de ces débats ont porté et portent encore davantage sur des questions de principe que sur la discussion d'expérimentations concrètes. On s'y interroge sur la fiabilité des images, sur leur pertinence relative par rapport au texte, etc. La tradition philosophique est largement mise à contribution, ce qui explique probablement pour une part que le scepticisme l'emporte. Comme l'affirmait Margaret Mead à propos de l'anthropologie, nous évoluons dans des disciplines dominées par le verbe (« *discipline of words* »).

Au-delà des cénacles dans lesquels on débat ces questions de principe, persiste une forme largement répandue de désintérêt, qui ressort par exemple à la lecture des principaux manuels consacrés à l'observation en sociologie. La possibilité d'utiliser la photographie (ou la vidéo) n'y est pas mentionnée ou alors expédiée en deux lignes. Certains n'y voient rien de spécifique. D'autres pointent les difficultés de codage de ce type de matériau, qui tirerait « vers l'esthétique, la pluralité de détails », ou encore les limites d'échan-

tillonnage. On trouve ici à l'œuvre la référence écrasante aux statistiques qui, seules, confèreraient de la scientificité à nos disciplines. C'est d'ailleurs ce critère d'évaluation qui a contribué directement, au début du XXe siècle, à la disparition des photographies dans les revues américaines de sociologie au profit des tableaux statistiques.

Le contraste est frappant entre ce rejet ou pour le moins cette réticence, et l'effort d'évaluation que déploient des disciplines proches comme la géographie humaine pour tester la pertinence des méthodes visuelles à partir des résultats obtenus dans de nombreuses recherches de terrain. Par exemple, Nicolas Le Corre, Solenn Le Berre, Louis Brigand et Ingrid Peuziat, ont compilé 1047 publications relatives aux méthodes d'étude de la fréquentation des espaces littoraux, marins et insulaires (Le Corre, Le Berre, Brigand, Peuziat, 2012). Il en ressortait que l'utilisation de la photographie ou de la vidéo avait déjà été validée par certaines équipes scientifiques, mais demandait à être « affinée et testée » sur d'autres terrains. En clair, il s'agit d'un outil qui ne demande qu'à être amélioré.

Par ailleurs, alors qu'un nombre croissant de chercheurs produisent des images au cours de leurs recherches de terrain, très peu en publient, pour des raisons qui semblent tenir d'abord à des contraintes financières et juridiques, mais qui révèlent surtout une culture axée sur le texte. Imaginerait-on des articles de biologie ou de physique sans les illustrations qui en montrent les dispositifs expérimentaux ou les observations effectuées ? Dans les sciences dures, l'économie des publications s'est mise au service des nécessités iconographiques (avec les dérives mercantiles que l'on sait) parce que la publication des images y constitue une priorité.

C'est finalement dans le domaine des études de sociologie urbaine que l'utilisation des images et leur insertion dans les publications paraissent les plus

1- Voir les numéros spéciaux du *Journal des anthropologues*, n° 80-81, 2000 : Questions d'optiques. Aperçus sur les relations entre la photographie et les sciences sociales ; d'*Ethnologie française*, XXXVII, 2007-1 : Arrêts sur images. Photographie et anthropologie ; de la revue *L'Homme*, n° 198-199, avril-sept. 2011 : De l'anthropologie visuelle ; et dernier en date : *L'Année sociologique*, vol. 65, n° 1, 2015 : Sociologies visuelles.

poussées, en lien, semble-t-il, avec la culture très visuelle des architectes, urbanistes et géographes avec qui sont amenés à collaborer les sociologues et anthropologues qui travaillent sur ces questions<sup>2</sup>. Lorsque des occasions de partager les expériences de recherche avec les images sont offertes, les sociologues sont fréquemment surpris des méthodes innovantes adoptées pour étudier des objets ou des phénomènes proches de ceux qui les intéressent<sup>3</sup>. Là encore, c'est une question de culture de la discipline.

Or qui dit culture, dit apprentissage. L'utilisation des images fait l'objet d'une formation spécifique dans les cursus d'architecture ou d'urbanisme, de même que dans les études médicales (en radiologie par exemple). L'opposé, l'absence de manuels pratiques est frappante en sociologie. On en trouve quelques-uns en anglais, mais finalement assez peu, et aucun en français. C'est pourquoi nous nous sommes attelés à combler ce manque (Maresca, Meyer, 2013). Il nous semble en effet que l'intérêt à utiliser des images dans les sciences sociales doit être évalué sur pièces, à partir des travaux existants dont on pourrait discuter les apports et les limites, auxquels on pourrait suggérer des améliorations, des prolongements. Encore faut-il que ces essais se multiplient, s'outillent et s'échangent. Les sciences dures n'ont pas fait autrement, expérimentant depuis des décennies et même des siècles des méthodes pour les améliorer et en repousser les limites. Nos collègues biologistes ou physiciens n'ont pas une foi aveugle dans les images, bien au contraire ils s'en méfient. Mais ils ont appris à en maîtriser les biais, ce qui leur permet de ne pas s'en priver.

L'enjeu n'est pas de substituer les images aux textes, comme le laisseraient supposer trop de débats théoriques qui opposent les unes aux autres, mais de les enrichir mutuellement chaque fois que c'est possible et pertinent. Il y a des domaines et des thèmes de recherche qui ne se prêtent nullement à la production ou l'utilisation d'images, et c'est très bien ainsi.

2- Voir en particulier le carnet de recherche *Photographier la ville*. En ligne : <http://photographierlaville.hypotheses.org/> – consulté le 30 mai 2016.

3- C'est l'un des constats tirés par exemple du colloque *Le territoire des images. Méthodes visuelles et analyse des modes contemporains de l'habiter*, organisé par Michaël Meyer à l'Université de Lausanne en juin 2014.

Nous ne présenterons pas ici un résumé de notre livre, mais seulement ses grandes lignes. Nous développerons les principaux usages possibles de la photographie dans les enquêtes sociologiques (la sociologie avec des images), avec divers prolongements vers les travaux de géographes ; puis plus rapidement les questions de publication et de restitution (la sociologie en images).

Quant à la sociologie des images : soulignons simplement son intérêt si l'on considère l'importance acquise par les représentations visuelles dans les phénomènes sociaux, en particulier dans la représentation des espaces humains ou « naturels ». Il y a là tout un pan de recherches à développer sur lequel nous ne nous étendrons pas.

#### I- LES USAGES DE LA PHOTOGRAPHIE DANS LES ENQUÊTES DE TERRAIN

##### Densifier, systématiser les observations

John Collier expliquait que souvent, au tout début d'une enquête de terrain, nous n'en savons pas assez pour structurer et limiter nos perceptions. Les enregistrements photographiques (ou filmiques), qui permettent de fixer tout ce que l'on voit, surtout quand nous ne savons pas à l'avance de quoi il retourne, comment ça marche, à quoi ça sert, qui fait quoi, offrent une approximation assez proche de notre expérience première et, par la suite, nous souhaitons transporter cette authenticité photographique depuis le terrain jusque dans nos analyses (Collier, Collier Jr, 1986).

Grâce à la photographie, il est possible d'engager un inventaire détaillé de lieux, d'objets (ce que John Collier nommait un « *cultural inventory* »); des gestes et manières de faire (pensons aux séries photographiques rapportées de Bali par Bateson et Mead (1942)) ou encore de décrire des interactions entre les individus.

Ce type d'enregistrements visuels (photos ou films) a beaucoup servi aux principaux auteurs des théories :

- sur la communication non verbale, c'est-à-dire tout ce qui passe par les mimiques, les expressions, les gestes (Hall, 1984);
- sur les relations spatiales entre les individus, en particulier dans les espaces publics (Birdwhistell, 1952).

Deux réserves ou limites peuvent toutefois être formulées. Photographier ou filmer sur le terrain engage une posture d'observation, qui s'inscrit dans une approche descriptive. Si l'on pratique une sociologie sans observation (questionnaires, entretiens...), on peut ne pas y trouver le moindre intérêt.

La photographie enregistre des traces du visible et uniquement du visible.

### Observer en plusieurs temps

Ultérieurement, l'examen au calme des images (fixes ou animées) permet de remarquer des choses passées inaperçues, de découvrir des détails, de compléter la description première faite in situ, etc.

Procéder ainsi se révèle particulièrement utile lorsque l'observation est commandée par des impératifs temporels que l'enquêteur ne maîtrise pas : événements politiques, spectacles, manifestations rituelles, etc. Dans ce sens, la ville, ses interactions multiples et ses transformations rapides ont constitué des terrains favorables et fréquemment investis au moyen d'images.

Par exemple, à la fin des années 1970, William H. White a utilisé la vidéo pour observer de près la façon dont les gens occupaient les espaces publics entre les immeubles du centre de New York. Recours au *time-lapse*, aux comptages, aux statistiques (White, 1980).

Au début des années 1990, Charles S. Suchar a affiné durant trois ans une analyse de la gentrification de Chicago, en recourant à des scénarios de prises de vue (*shooting scripts*) qui lui permettaient de documenter de façon systématique les transformations matérielles et sociales des quartiers étudiés (Suchar, 1997).

Dans son étude sur la planification urbaine dans trois métropoles africaines, Jérôme Chenal a photographié systématiquement les modes d'occupation de la rue, ses contraintes, la population présente dans l'espace public (notamment les femmes). Il en a tiré des statistiques qu'il aurait été difficile d'obtenir autrement (Chenal, 2013).

### 3- Autres extensions dans le temps

La prise de vues peut servir à des fins de mémoire ou d'étude des évolutions lentes, par exemple sur des années. Cette utilisation rejoint celle des géographes ou des archéologues.

Malcolm Collier a ainsi photographié une vallée du Nouveau-Mexique depuis le même rocher sur une période de 18 ans afin de visualiser et de mesurer comment se partageait l'occupation des sols entre les Hispaniques et les Anglo-américains.

Le sociologue Jerome Krase a conduit en images des enquêtes sur la gentrification à New York, Los Angeles et Cracovie (Krase, 2007). La multiplication des contextes et des moments mis en images lui a permis de développer une analyse visuelle renouvelée de la gentrification par rapport à celle proposée par Suchar.

Initié par le Plan Rhône, à la suite de la grande crue de 2003, le Projet Rhodanie a réalisé un inventaire photographique des rives du fleuve telles qu'elles ont été reprises par la nature ou réaménagées par les riverains ; les photographies ont été prises entre 2008 et 2014 depuis une nacelle mobile par le photographe Bertrand Stofleth (2014).

D'autres réalisations du même type mettent en œuvre de la photographie aérienne depuis des avions ou désormais des drones, mais également depuis des cerfs-volants<sup>4</sup>.

### Impliquer des informateurs

Les personnes photographiées ne demandent souvent qu'à réagir aux photos prises d'elles et à faire connaître ce qu'elles en pensent. Les photos ou les films font parler. Il est donc possible d'utiliser cette ressource intentionnellement : c'est ce qu'on appelle la « photo stimulation » (« *photo elicitation* », en anglais).

Ici, traces visuelles et discours se complètent : l'image opère alors comme un mode de représentation confronté aux représentations des indigènes. L'enquêteur donne une forme au regard qu'il porte sur eux et cette forme, il la soumet à son tour à leur vision. De cet échange, il tire en retour des informations supplémentaires. Qu'il recueille des confirmations ou des réfutations, les unes et les autres lui sont également profitables.

4- « Comment évaluer concrètement ces changements [le passage d'un habitat majoritairement précaire à un habitat en dur] survenus pour certains en quelques mois, alors que plans et autres schémas font cruellement défaut en Mauritanie en général et à Nouakchott en particulier (...) ? » (Bosselut, Broquère, Choplin, Nancy, 2009).

Pour aller plus loin dans le même sens, la « photographie participative » confie aux enquêtés le soin de produire eux-mêmes des photographies.

Dans le cadre de leur enquête sur la propreté des rues dans plusieurs villes en France, au Maroc et au Sénégal, Christian Guinchard, Jean-François Havard et Laetitia Ogorzelec ont confié des appareils aux habitants en leur demandant de photographier ce qui leur apparaissait sale dans les rues afin d'explicitier leur conception de la propreté dans l'espace public (Guinchard, Havard, Ogorzelec, 2012).

L'enquête d'Éva Bigando dans la périphérie de Bordeaux sur la perception du paysage par ceux qui l'habitent au quotidien (le paysage le plus représentatif, celui qui compte le plus pour eux, ce qui les gêne le plus dans le paysage environnant, ce qui a changé, ce qui va changer) a reposé sur des prises de vue par les intéressés et la photo stimulation (Bigando, 2013).

## II- RESTITUTION EN IMAGES ?

Les photos réalisées par le chercheur ne sont pas forcément immédiatement intelligibles pour le lecteur, qui n'a ni la même expérience ni le recul d'un temps souvent long d'analyse. Le sociologue doit donc s'efforcer de « traduire » le contenu de ses images, comme il le fait pour l'ensemble des données empiriques qu'il restitue dans son étude. Cela passe par une mise en forme spécifique.

Il peut s'agir de présenter les photos sous la forme de séries. On peut également leur apporter des ajouts graphiques pour y souligner les éléments importants. Parfois, un traitement informatique peut se révéler pertinent.

On peut même aller parfois jusqu'à s'affranchir de la photographie d'origine pour en tirer un schéma centré sur les éléments analysés.

Au-delà demeure la question de la publication des images. Les éditeurs, les responsables de revues de sciences sociales sont peu enclins à intégrer des photos dans les textes qu'ils éditent. Il semble difficile d'échapper à l'alternative suivante: soit publier des textes savants avec peu ou pas d'images, soit publier des images sous une forme non académique<sup>5</sup>.

L'essor d'Internet et des supports multimédias commence peut-être à offrir de nouvelles perspectives pour sortir des limitations de la forme-livre: revues en ligne qui intègrent des images, voire qui en favorisent la publication (*ethnographiques.org*); livres doublés par un site internet<sup>6</sup>; sites ou blogs de chercheurs (particulièrement nombreux sur la plateforme *hypotheses.org*); banques de données visuelles, etc.

Bref, nous sommes dans une phase d'innovations multiples dont on peut espérer qu'elles donneront à la fois plus de place et davantage de crédibilité aux images dans les sciences sociales.

5- Voir l'exemple du livre photographique de l'ethnologue Anne Jarrigeon sur le quartier Gerland de Lyon (2012).

6- Voir l'exemple pionnier du livre de Bruno Latour (avec Émilie Hermant), *Paris ville invisible* (2009), et son extension en ligne : <http://www.bruno-latour.fr/virtual/index.html> – consulté le 30 mai 2016 ; ou celui de l'atlas publié par Wolfgang Scheppe, *Migropolis – Venice/Atlas of Global Situation* (2009), et sa déclinaison en ligne : <http://www.migropolis.com> (consulté le 30 mai 2016).

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BATESON Gregory, MEAD Margaret, 1942, *Balinese Character: A Photographic Analysis*, New York Academy of Sciences.
- BIGANDO Éva, 2013, « De l'usage de la photo elicitation interview pour appréhender les paysages du quotidien: retour sur une méthode productrice d'une réflexivité habitante », *Cybergeogeo: European Journal of Geography*. En ligne: <http://cybergeogeo.revues.org/25919> – consulté le 30 mai 2016.
- BIRDWHISTELL Ray, 1952, *Introduction to Kinesics*, University of Pennsylvania Press. Pour une présentation en français: Yves WINKIN (dir.), *La nouvelle communication*, Paris, Seuil, 1981.
- BOSSELUT Benjamin, BROQUÈRE Marion, CHOPLIN Armelle, NANCY Simon, 2009, « La ville du Sud en temps réel. De l'utilité de la photographie aérienne sous cerf-volant dans les études urbaines », *EchoGéo*, n° 9, juin-août 2009. En ligne: <https://echogeo.revues.org/11305> – consulté le 30 mai 2016.
- CHENAL Jérôme, 2013, *La ville ouest-africaine. Modèles de planification de l'espace urbain*, Genève, Métispress.
- COLLIER John, COLLIER Malcolm, 1986, *Visual Anthropology. Photography as a Research Method*, Albuquerque, University of New Mexico Press (première édition parue en 1967).
- GUINCHARD Christian, HAVARD Jean-François, OGORZELEC Laëtitia, 2012, *Concertation et coproduction de la propriété des rues: Terrains comparés à Mulhouse et Besançon (France), Rufisque (Sénégal) et Mohammedia (Maroc)*. En ligne: <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00908517/document> – consulté le 30 mai 2016.
- JARRIGEON Anne, 2012, *Gerland, État de lieux*, Lyon, ENS Éditions.
- HALL Edward T., 1984, *Le langage silencieux*, Paris, Seuil, 1984 (titre original paru en 1959).
- KRASE Jerome, 2007, « Visualisation du changement urbain », *Sociétés*, n° 95, pp. 65-87.
- LATOUR Bruno (avec Émilie HERMANT), 2009, *Paris ville invisible*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond-La Découverte.
- LE CORRE Nicolas, LE BERRE Solenn, BRIGAND Louis, PEUZIAT Ingrid, 2012, « Comment étudier et suivre la fréquentation dans les espaces littoraux, marins et insulaires? De l'état de l'art à une recherche prospective de la recherche », *EchoGéo*, n° 19, janvier-mars. En ligne: <https://echogeo.revues.org/12749> – consulté le 30 mai 2016.
- MARESCA Sylvain, MEYER Michaël, 2013, *Précis de photographie à l'usage des sociologues*, Rennes, PUR.
- SCHEPPE Wolfgang, 2009, *Migropolis – Venice/Atlas of Global Situation*, Hatje Cantz.
- STOFLETH Bertrand, 2014, *Rhodanie. De Pont-Saint-Esprit à la mer Méditerranée*, Lyon, Éditions 205.
- SUCHAR Charles S., 1997, « Grounding Visual Sociology Research in Shooting Scripts », *Qualitative Sociology*, vol. 20, n° 1.
- WHITE William H., 1980, *The Social Life of Small Urban Spaces*, New York, Project for Public Spaces, 1980. Cette étude a également donné lieu à un film accessible en ligne: <https://vimeo.com/111488563> – consulté le 30 mai 2016.